

## La Littérature française de 1937 à 1946 (1947)

Auteur(s) : Malaquais, Jean

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

15 Fichier(s)

### Les mots clés

[Essai](#)

### Présentation

Date1947

GenreEssai

### Information générales

LangueFrançais

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

### Description & Analyse

Description

« *La littérature française de 1937 à 1946* », *Encyclopaedia Britannica Ten Eventful Years* (Chicago), 1947.

Dans cet article, Malaquais revient sur une période charnière de notre histoire littéraire, la Seconde Guerre Mondiale. Il considère que les écrivains "descendirent de leur tour d'ivoire".

Il traite, entre autre, de poètes comme Pierre-Jean Jouve, Michel Leiris, d'auteurs comme Aragon, De Beauvoir, Benda, Sartre et Bernanos, de philosophes comme Bergson (etc.). Il dresse aussi un rapide portrait des revues et maisons d'édition de ces années.

# Informations sur l'édition numérique

Editeur de la fiche Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

## Citer cette page

Malaquais, Jean, La Littérature française de 1937 à 1946 (1947), 1947.  
Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 17/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/111>

Copier

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

---

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE 1937 à 1946

Un déplacement caractéristique dans le choix du thème, semble avoir été le fait le plus remarquable survenu dans la littérature française au cours de la décennie allant de 1937 à 1946. Ce choix, qui n'a pas toujours correspondu à une inspiration profonde, porta sur le thème de l'actuel. Les poètes descendirent de leur tour d'ivoire, les promoteurs firent la découverte d'une réalité dont il avaient négligé la présence, les uns et les autres se découvrirent une mission dans l'immédiat. Le poids, sinon le sens, de l'actuel, déjà considérable dans les années ayant précédé la guerre, devint un fait personnel pour la plupart des écrivains sous l'occupation allemande. La participation relativement nombreuse de nombreux écrivains dans la Résistance eut pour effet d'accentuer cette adhésion à l'actuel, et donna naissance à une volonté persévérante de promouvoir l'actuel à la dignité poétique. La guerre, la prison, la clandestinité, ce qui en somme constituait le pain quotidien dans tout pays occupé, chercha à se frayer passage dans les lettres et à s'y substituer aux thèmes plus conventionnels, et plus paisibles, du mariage, de l'amour, du rêve. Mais cette "actualisation" ne donna pas le jour à une littérature épique, où se fût exprimée une vision universelle du drame de l'homme. Bien des poètes qui chantèrent la "patrie ravagée", la "France peignée", obéirent davantage à l'idée qu'ils se faisaient de leur devoir civique, qu'à une véritable ferveur poétique. C'est ainsi que Jean Cocteau put dire : "Tout poète résiste. Tout poète est clandestin." Et encore : "Par qui s'est exprimée la Résistance ? Par les poètes."

L'introduction de l'actuel dans la littérature, découlant non pas d'une vision du monde, non pas d'un appel irrésistible, mais parce que "tout poète résiste", eut pour résultat inévitable un relâchement dans la tenue de l'œuvre. Un poète comme Louis Aragon, exquisément sensible à l'enchantement de la forêt tropicale, du vent dans la culture des voiliers, écrivit de mauvais vers "pour commémorer le printemps de l'an 1943, où l'on vit en France

grand marché de chair française." Louis Aragon, dont les livres de jeunesse faisaient préfigurer un grand souffle d'écrivain, publia sous divers pseudonymes des poèmes où des rimes heureuses n'annoncent pas entièrement un romantisme provincial pour la cathédrale de Strasbourg. Et le même Jean Cocteau ne craignit pas de noter : "Le procès de Jeanne d'Arc, c'est le procès d'un chef de la Résistance. Je n'étais qu'en ne souligne pas davantage quel grand écrivain est Jeanne d'Arc." Il est vrai, qu'avec le même esprit d'à-propos, Jeanne d'Arc servit au régime de Vichy comme modèle de fidélité à la collaboration. Aussi André Gide, à qui l'on parla avec enthousiasme des "deux cents jeunes poètes nés à la France depuis l'armistice", répondit, en 1942, qu'il plaçait sa confiance dans le deux-cent-unisme.

Cet "engagement" d'un nombre assez considérable d'écrivains, cette "prise de position" qui, de plusieurs années, précéda la "littérature engagée" des existentialistes, éveilla cependant, chez certains poètes, de hautes vocations. L'angoisse métaphysique du destin de l'homme, de ses fins dernières, de son attitude dans la crise d'une civilisation, de ses rapports avec Dieu et avec le Mal - celui-ci trop souvent confondu avec l'envahisseur, avec l'Allemand en tant que tel - des poètes comme Pierre-Jean Jouve, Pierre Emmanuel, Michel Leiris, surent les exprimer avec une grande force lyrique. A travers ses inquiétudes et ses espoirs pour la France agone, Pierre-Jean Jouve fit entendre, dès 1939 (Chants au Peuple, Chevaliers d'Apocalypse) une préoccupation plus haute du sens tragique de la destinée. L'inspiration de l'Apocalypse, de la chute dans les ténébreux, projette des ombres obscures sur son œuvre. Un de ses poèmes a pour titre Fin du Monde. "Je vais me détacher sur un fond sanglant deux grands besoins : c'est mourir et mourir. Je ne puis pas de pas vouloir mourir, je ne puis pas ne pas vouloir mourir." (in Jeune et Sang) Pierre Emmanuel, d'inspiration plus épique, en vers large et rythmé, donna des œuvres puissantes : Jour de Gelée, Combattre avec les Défenseurs, L'ambassade d'Orphée. Néo-thomiste, disciple idéologique de Jacques Maritain, il voit dans le christianisme médiéval un type de société universaliste, qu'il oppose aussi bien au collectivisme qu'à



3

néantit la personne humaine, qu'à l'individualisme emboîré, "explicite affroyable qui n'arrête jamais de détruire pour récréer." Dans un monde où l'individu tend vers son propre accomplissement et cela par ses propres moyens, c'est-à-dire en marge de Dieu, la vie spirituelle et la liberté sont détruites. "Il n'est pas de liberté pour l'homme sans rapport avec l'éternel", écrit-il. Sur un autre plan, plus charnel, plus douloureux peut-être, traversé de lueurs cruelles, le Mal de Michel Tournier aie le mal de vivre, l'inutilité de l'effort et du combat, la nostalgie du retour sur soi-même et de la disparition dans le néant pré-humain.

Avec Mots Croisés, paru en 1939, Aragon entre de plain-pied dans ce que les critiques se plaisent à nommer son néo-classicisme. Continu à Elan, Les Yeux d'Elan, Grève-Cœur, Diane Française, Servitude et Grandeur des Français, ce dernier titre repris de Clémentine, autant de pages où, à des rimes souvent audacieuses pour être classiques, correspond une imagerie volontairement dépouillée, tout entière au service d'un thème qui s'affirme de plus en plus nationaliste et réactionnaire. Un roman : Aurélien, fit suite aux deux précédents : Les Ombres de l'Élé et Deux Quartiers, terminant une trilogie dont l'action se passe dans le Paris de 1922.

Simone de Beauvoir, disciple et associée de Jean-Paul Sartre, inconnue avant la guerre, publia une sorte de manuel de l'existentialisme, Pyrrhus et Cinéas, un roman : Le Sans des Autres, et une pièce tirée de ce roman, intitulée Les Bouches Inutiles. L'épigraphie au programme distribué aux spectateurs spécifiait les préoccupations éthiques de la pièce : "Comment accorder à une vie plus haute, si nous avons toutes nos raisons de vivre ?"

Julien Benda, éternel défenseur du rationalisme cartésien, de l'intellectualisme pur du péché irrationnel, après des œuvres biographiques : La Jeunesse d'un Clerc (1937) et Un Régulier dans le siècle, publia en 1946 des notes intitulées Exercices d'un Intéressé Vivant, où il dit de lui-même : "Dans l'ordre intellectuel, la dominante de mon esprit est l'appétit de la jeunesse." La France Byzantine, livre paru en 1945, part en guerre contre l'irrationalisme de l'art

et "l'humanitarisme" de Gide, de Valéry, de Giraudoux, de Tournier. On critique à  
peu près : "Aux races biologiques, il (Gide) substitue des races morales : ceux  
qui, ayant su former les concepts des Droits de l'Homme, entendent le respecter  
chez autrui." Cette distinction paraît à l'auteur de la Trahison des Clercs de ré-  
clamer, en 1938, l'extermination du peuple Allemand - non point pour ses actes,  
mais pour ses dogmes.

Georges Bernanos, l'auteur de Sous le Soleil de Saten, donne avec Les Grands  
Cimetières sous la Lune (1938), la mesure de son talent de polémiste. Catholique  
enthousiaste, il vit toute la mordacité de sa verve et de sa colère à faire le  
procès des "bien-penseurs", leur reprochant de confondre leurs privilèges so-  
ciaux avec l'enseignement du Christ. Dans sa Lettre aux Anglais, dans une so-  
cis portant le titre Monsieur Antoine François (1945), il fit preuve d'une largeur  
de vues qui lui fait conclure que "la crise de la conscience française" n'est  
pas séparable de la crise de la conscience universelle.

Le plus grand philosophe français contemporain, Henri Bergson, mourut alors  
que la France était plongée dans la nuit de l'occupation. Des bruits ayant couru  
qu'il s'était converti in extremis, sa veuve fit publier dans la Revue de l'Esprit  
un extrait du testament du philosophe. "Mes réflexions m'ont amené de plus  
en plus près du catholicisme où je vois l'achèvement complet de justice. Je re-  
suscite converti, si je n'avais vu se préparer depuis des années la formidable  
vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux  
qui demain seront des persécutés."

Réfugié aux Etats-Unis de 1941 à 1945, André Breton, chef de file du mouvement  
surréaliste, publia une revue de luxe, YYY, dont la femme rappelait celle de l'  
ancien Minotaure, et un long poème, Arrosez-lui ("dans la série des arroses ma-  
jeurs, le 17 a pour son étoile"), écrit dans la plus pure tradition de l'école  
où le rêve et la réalité s'entrevoient et se chevauchent, et dont le thème  
semble être l'amour et l'impossible comme refuge contre la douleur.

Nouveau-venu dans les lettres françaises, Albert Camus, est considéré comme  
la révélation de ses frères aînés. Dans le Caligula, pièce de facture et

5  
et de préoccupation où se devine un souci de clarté, l'auteur reprend le thème d'Eleus. Caligula, une autre pièce, semble le porter d'un dictateur qui s'enferme dans la folie. Le Drame de Saint-Just, sous forme d'essai, de démontrer l'absurdité de l'existence, due à la contradiction irrésoluble entre les désirs et la volonté de l'homme d'une part, et la réalité du monde qui ne tient nul compte de l'homme et de ses désirs, de l'autre. L'Étranger, bref roman écrit dans une langue saisissante de laconisme, s'offre à illustrer cette thèse. Mais le héros ne jouit pas véritablement d'une existence personnelle : il vit en quelque sorte par procuration. Il se laisse mener, haïr, condamner à mort sans réagir : c'est que l'absurde est dans tout, et la seule attitude possible consiste à laisser agir l'absurde.

La puissante personnalité de Paul Claudel continue de s'affirmer durant la décade écoulée. Sa Jeune d'Ars au Mûrier fut produite à Paris, en 1939, avec beaucoup d'engagement musical d'Honegger. En 1941-1942 il fut parafire, en Suisse, Présence et Prophétie, qu'il a annoncé comme étant une sorte d'introduction à un "verticalisme" apocalyptique. Louis Jouvet et sa troupe produisaient, lors de longues tournées en Amérique latine, son Année faite à Paris. Claudel fait entendre une des voix les plus lyriques qui soient. Malgré son langage parfois larmoyant et l'abus des métaphores, il reste le grand poète épique de la Grèce, de la Révélation, de la Rédemption. Sa phrase est large, d'une ample et généreuse coulée, riche de profondes résonances.

La jeunesse du regard, le goût d'une certaine jonglerie, de l'absurde pris au sérieux, du sérieux exécuté sous le scintillement de la parodie, propres à Jean Cocteau, ne se dissimulent pas chez l'auteur de L'Incendie (1939), poème d'incendie et d'atmosphère dans le Paris d'avant Munich.

L'auteur de la Chronique des Pauvres, Georges Duhamel, fit paraître, peu en mal en, des volumes qui venaient grossir sa large fresque. Le Désert de Bédouin, Les Mûriers (1937), Cécile Paris Vieux (1938). En 1941, les Allemands interdirent son Jour d'Avril. 1945 vit paraître des oeuvres sous le titre Inventaire de l'Abt-  
me. Duhamel reste fidèle à lui-même à travers les ans, consciencieux, sérieux, sans



Solai, identique avec ses écrits à la silhouette grise de son palerini.

On des poètes les plus doux, les plus authentiques d'aujourd'hui, Paul Eluard, qui s'efforçait de choir dans le sentimentalisme facile des poètes dits de la Résistance. Bien qu'il eût publié de nombreux poèmes sous l'occupation, il ne sacrifia pas son art aux besoins de la cause. Chimères (1939) semble constituer une étape dans son œuvre, en ce qu'elle marque son éloignement de la discipline surréaliste et de retour à un vocabulaire dépouillé d'artifices. Le Vent (1942), Jeune de Vienne (1945), Paris sous le signe de la croix (1944), Le Vent des Allemands (1946), autant de témoignages d'une sensibilité vivante, éveillée à la magie de l'immédiat et du simple. Eluard appartient à la rue, au champ, à l'humain désir d'être heureux, et si parfois il ne dédaigne pas certains procédés, il sait conserver original sans prétention.

L'auteur de Le Piéton de Paris (1939), montre amoureux de la Ville lumière s'il en fût, Léon-Paul Fargue garde son allure de vieux trutteur qui, sous des dehors railleurs, cache des trésors de tendresse. Tel mieux que lui ne parla des gares, des arrêts, des lampes dans la nuit, des adieux sur les quais.

Paru en 1937 dans l'édition de La Pléiade que dirigeait Jacques Schiffrin, le Journal d'André Gide fut l'événement littéraire de l'année. Partant sur un seul thème, ce Journal est d'un apport appréciable au patrimoine des lettres françaises. Il abonde d'analyses pertinentes et d'un index biographique étendu, qui feront le bonheur des biographes à venir. Un autre volume du Journal vint s'y ajouter, en 1944, englobant les années 1939-1942. En 1943 paraissait à Alger le volume de ses Entretiens Intérieurs, précédemment publiés dans les colonnes du Vingtième. 1945 vit paraître coup sur coup une Vie de Thérèse, "œuvre posthume depuis vingt-cinq ans", et une pièce de théâtre : Robert ou l'Art-théâtre général, où reparaissent les personnages de son École des Femmes. Le Théâtre Français monta sa traduction d'Antoine et Cléopâtre, de Shakespeare, et Jean-Louis Barrault créa Malet, dans la traduction de Gide. L'auteur de L'Immoraliste fut l'objet des attaques de la part des écrivains communistes, convertis au nationalisme le plus agressif, qui lui reprochaient d'avoir noté dans son Journal que le pygme



français ne savait fort peu que certains de ses amis français, peureux qu'il puisse vendre son bûc vingt sous plus cher. Un autre chef d'accusation fut d'avoir lu Goethe pendant l'occupation. Son attitude fut pourtant au-dessus de toute critique. Malgré une diatribe de Paul Valéry, il refusa de donner son nom à la Nouvelle Revue Française, dont la direction revenait entre les mains de Jean Paulhan. Au cours d'une conférence qu'il devait faire sur Henri Michaux, à Nice, conférence interdite puis finalement autorisée par la légation vichyssoise, il fit, en substance, devant une salle comble, la déclaration suivante : J'avais la désolée de vous entretenir d'un sujet apolitique, d'un poète et de son œuvre. La légation a bien voulu m'y autoriser. Mais comme je n'ai pas l'habitude de parler avec la permission de qui que ce soit, je vous prie de me permettre de me retirer... Malgré son grand âge, André Gide resta la figure la plus représentative de la littérature française contemporaine, et son influence n'est pas prête à s'éteindre.

Mort en 1944, Jean Giraudoux fut le magicien, le prestigiateur de la littérature. Louis Jouvet, à son retour en France, en 1945, monta ses pièces posthumes : La Folie de Chastlot. 1938 vit paraître son Rhée des Héros, et en 1943 il fit publier, en Suisse, son Edipe et Colonne. Son verbe fait de miroitements, d'oxymores charmants, de préciosités légères, d'associations brillantes, revêtait une architecture gracieuse et légère, mais sans fondements.

Mort en prison, Max Jacob exerça une influence durable sur toute une génération de poètes. Une grande part de son œuvre porte l'accent ingénu et émerveillé du converti qui découvre la Grèce. Maître de sa langue, il se plut à la plier à son inspiration de l'heure (Le Laboratoire Océanal, Chants Bretons, Poésies de l'Égypte), pour en obtenir les sonorités les plus diverses, souvent brutes, toujours étonnantes :

La Babylone j'ai vu, Marie !  
La Babylone j'ai vu, Jésus !  
Sept étages et Jésus dedans !

Francis James, dont André Gide dit qu'il a été une réussite du Bon Dieu, mourut en 1938, à l'âge de 70 ans. On peut dire, de son œuvre, qu'elle ressemble à des "antiques de porcelaine". Poète volontairement naïf, d'une "simplicité" qu'il

avait rendu simple, d'un aspect classique (de Toul Toul à Jumièges, le Jardi de Lourdes, la Vieille et les Enfants, la Vieille des Pyrénées). Il fut l'un des bergers, des voyageurs, de l'Europe, de l'Asie, du monde.

Dans une interview qu'il donna à l'Express (Octobre), André Malraux dit qu'il croyait à la formation d'une nouvelle culture : une culture de l'Asie, une opposition à la culture de la Méditerranée. A travers ses deux derniers romans, l'Homme (1933), et la Vieille et les Enfants (1943), l'auteur de la Vieille semble avoir fait la rencontre d'une philosophie. Comme le Dieu de Nietzsche, l'homme est-il mort ? se demande-t-il. Mais le mythe du héros, présent dans toute son œuvre, ne disparaît pas de ses préoccupations plus récentes : la justification de l'homme, l'homme fondamental, valeurs de liberté.

Théoricien et chef de l'école néo-thomiste, Jacques Maritain pendant les années de la guerre aux Etats-Unis. Dans de nombreux ouvrages, notamment dans son Principes de la civilisation (1941), l'auteur oppose au monde moderne et à son éthique individualiste et prêche une norme de valeurs spiritualistes. Le mal dont souffre l'homme contemporain vient d'abord purement intellectuel. Sans de l'humanisme athée et de l'anti-humanisme réaliste, la prétendue science est la rationalisme sertent des facteurs de désordre et se tournent à la source même des convulsions sociales depuis la Renaissance et la Réforme. L'abandon définitif de l'éthique individualiste et le retour à des certitudes traditionnelles seraient seuls susceptibles de sauver l'humanité et sa culture de la corruption d'un "Empire du Mal". Ces mêmes considérations furent reprises par le P. Henri de Lubac, dans son livre : la Vieille et l'Humanisme Athée (1945).

A cette même école de pensée appartenait François Mauriac, dont tout l'œuvre porte l'accent d'une préoccupation essentielle : le rattachement, la fusion du matériel et du spirituel. les Misérables (1945), les Châtiments de la Vie (1939), la Vieille (1938), pièces de théâtre et romans, se servent sous le signe de cette préoccupation. Cet auteur, en plus, est préoccupé par l'idée de la mort. "Vivre en présence de la mort, non de la mort chrétienne qui, pour moi, est de moi, mais la dissolution, de l'effacement, à quel j'applique et maladroitement ce pensée."

Il fit paraître, en 1911 également, deux ouvrages : Épique Marianne de Carion, et Le Milleu d'Émond. Son style et son œuvre sont humbles, de facture prudente, sans rayonnement intérieur.

Henri Michaux se révèle comme « des poètes les plus personnels et originaux de cette époque. Thèmes-Épigrammes, Flam précédé de L'Intime Intérieur, Le Parc en Aile, autant d'œuvres d'une qualité instantanée étonnante, dont la unité unique et diverse à la fois est la recherche de l'homme, de la raison qui fait que l'homme est tragique. "saigres, imprégnés à la vie, creusés par la recherche, hommes de mille part, c'est vous qui êtes nos hommes..."

Avec Pierre Emmanuel, patrie de la Tour du Pin prit une place importante parmi la jeune génération des poètes catholiques. Directement inspiré de Jégou, il n'échappe pas toujours au harcèlement de la routine, à une certaine monotonie propre au poète, à une lourdeur due à la surcharge érudite. Mais tout au long de son œuvre d'importance : La Vie d'Émond en Poésie (1938), Les Femmes (1939), faisant partie d'une Suite, laquelle devra contenir, en plus, la quête de Jégou, L'Enfer, le Labyrinthe, etc., un grand souffle épique dissipe les tâtonnements et surmonte l'abstraction. Contemplative, mystique, d'un symbolisme érotique, l'inspiration de ce jeune poète trouve cependant des accents de grâce et de fraîcheur juvéniles pour révéler un monde de claires-obscur où se cache, réapparaît et disparaît à neuf cette fois qu'il poursuit.

Une intelligence toute en finesse et un sens extrêmement aigu de la chose écrite, sont les propres de Jean Paulhan. "Découvreur de poètes", le premier il accueillit dans les pages de la Nouvelle Revue Française dont il fut le directeur avant qu'elle ne devint "collaboratiste", Jules Supervielle, Audiberti, patrie de la Tour du Pin, Pierre Emmanuel, Henri Thoma. Ses Fleurs de Turbue, ses Glèbe de la Poésie, sont des ouvrages d'analyse et de synthèses où la pénétration d'esprit et la malice s'attaquent au problème difficile du langage, du mot, et de leur rapport avec la pensée dans l'œuvre poétique. Personne mieux que lui n'a analysé la structure du "Lieu commun". "Pour le poète", écrit-il, "les mots et les pensées sont absolument interchangeables." De lui encore cette définition, mais comp-



la, celui qui la pousse à exprimer le mystère à défaut de la penser.

Le père de l'Existentialisme, Søren Kierkegaard, dit à l'Assemblée Française en 1946, devant les Français, qu'il se réfugia durant la guerre, en large frange des Alpes de Haute Volonté, qui comporte plus de vingt volumes. Albert Thibaudet écrit à propos de Kierkegaard : "C'est par la persécution, l'entrecroisement, le lien et l'indépendance de vérités multiples et écartés mais nombreux, qu'il chercha à réconcilier avec la multiplicité et l'unité de son temps." Cette réconciliation ne fut pas toujours heureuse. Œuvre intelligente, solidement structurée, mais sans élan véritable, sans même l'élégance rustique de l'artisan, bien inférieure aux œuvres de jeunesse : Contes, Œuvres Aléatoires, Contes de la Vieillesse. En 1940 il publia Les Deux Postures du Destin de l'Homme, où il dit ses efforts infructueux de sauver le monde de la catastrophe.

Parmi les nouveaux-venus sur l'arène littéraire des années de guerre, Jean-Paul Sartre acquit une autorité sans exemple dans les lettres françaises. À peu près instantanément en 1939 sortirent deux livres : Le Mur, un volume de nouvelles, et La Nausée, un roman, le chef de l'école existentialiste accompagnant l'actualité aussi bien par le nombre de ses ouvrages qui se suivent presque sans interruption, que par le dynamisme de sa personnalité. Deux pièces : Les Bouches, et Les Glacés, furent représentées à Paris, en 1944. Deux des trois volumes annoncés sous le titre Les Chemins de la Liberté ont paru : L'Être et la Nécessité, et le Surmoi. Un énorme ouvrage philosophique : L'Être et la Nécessité, devenu la bible des existentialistes. En 1946 furent sorties deux nouvelles pièces : La Putain respectueuse, basée sur un fait-divers de la discrimination raciale aux États-Unis, et Morts sans sépulture, dont le sujet gravite autour de la Résistance. Reprenant de Kierkegaard, reformulé d'après Heidegger, Jaspers, Chestov, l'école existentialiste pose comme axiome que la liberté est l'attribut de l'homme, et que, selon Sartre, tout/étant responsable de tout devant tous, toute vie est "engagée", (de sorte qu'il ne pourrait y avoir, à fortiori, de littérature "non-engagée"). Les adversaires de l'école lui reprochent le vague de ses formules : engagé comment ? en vue de quel but ? au service de quelles valeurs ? tandis que les écrivains de tendances radicales accusent la "responsabilité" existentialiste d'immu-



ter la responsabilité collective, d'antichriste social. D'esprit étendu, brillant, inventif, fasciné par la spéculation intellectuelle, Derrès est un écrivain d'idées. Chez lui, ce que Jean Hytier appelle la métaphysique de l'intelligence, l'emporte de loin sur le descriptif.

Mort en 1945, Paul Valéry, considéré presque universellement comme le plus grand poète français contemporain, fut un autoritaire vigoureux de rythmes, un accordeur de sons et d'images sans pitié. Mais c'est un poète, pas une harmonique, pas une assurance dans son œuvre poétique, qui ne fussent largement, consciemment équilibrés. Il avait dit lui-même : "J'aimerais infiniment mieux écrire en toute conscience et dans une certaine lucidité quelques phrases de raison, que d'adhérer à la faveur d'une transe et hors de soi-même un chef-d'œuvre d'entre les plus beaux." Avec lui la recherche de la pureté, de "l'art pour l'art", atteignant une sorte de sommet. D'où, parfois, l'extrême gratuité de ses plus parfaites réussites. Le but qu'il poursuivait semblait résider dans la poursuite même, dans l'expérience de la poursuite, au point qu'il rejetait toute expression dont la signification et la raison d'être fussent ailleurs que dans son mouvement propre. Œuvre où s'allient une intelligence "avide et obsédée", et la extrême connaissance du mot et de ses prolongements insupportables.

Le vieux poète de l'imagerie populaire, St. Pol-Roux, mourut en 1940. Sa dernière œuvre : la Summa de Christ, stance pour la défense des Juifs contre les racistes, date de 1939. St. John Perse, ancien courtoisier général de qui d'Ormay, publia aux États-Unis d'étranges poèmes d'une hautesse beauté : Ballades, Pluies, Arabesques, où se devine une expérience aléatoire d'un monde officiel et vain. Jules Supervielle, en Amérique latine pendant la guerre, écrivit des poèmes où vit un monde de mythologie imaginaire. Jean Schlumberger, auteur de glissements de Glorieux, eut le grand prix de l'Académie Française, pour l'ensemble de ses œuvres. André Maurois poursuivait une carrière littéraire dont ses précédentes œuvres ne présageaient guère qu'elle pût sortir de son lit tranquille sous l'effet de fentes nouvelles. Denis de Rougemont publia la Part de Dieu, aux États-Unis. Jean Camus, auteur de l'écrit et traducteur de Cervantes, donna Trente-trois Sonnets écrits au Secret. Jean Genêt, une découverte de Cocteau, publia en 1946

un réel littéraire intitulé Le Journal de Valère, de la poésie et la poésie-  
sime dans l'œuvre de Valère, en tant que poète d'œuvre. Valère, une  
œuvre poétique de Valère, pour en deux volumes (1905). Un jeune écri-  
vain de talent se révèle : Maurice Maugère, Le Poète Compositif, de David  
Roussel, député politique, abrite le Prix Théophraste Renaudot. Paul Nizan (La  
Conscience, Prix Nobel 1939), fut tué à la guerre. André Gide, poète anti-  
sémitique, dans des pages de couleur et de langue incertaines : Tristesse, les Ar-  
bres d'Israël. Robert Groussin, mort en captivité, publia des poèmes pour le  
premier de Valère Maugère. Le grand poète révolutionnaire, Marcel Martinet  
(Les Temps Nouveaux, Charles de Gaulle, La Voix), mort sous l'occupation, laisse  
un roman poétique : Le Militaire, publié en 1946. René Char (Jeune République,  
Jeune République), et Jacques Prévert (Les Temps de l'homme), se révéleront  
comme poètes au tempérament original et personnel.

Un nombre assez important d'écrivains se trouvaient réunis de la vie littéraire  
française, pour armer de "collaboration". À quelques uns, je cite : Jean Giono, Henri  
de Vatherlant, Céline, ces écrivains appartenant au genre "étranger". Des condi-  
tions : Charles Maurras, Abel Bonnard, André Champeaux, Louis Thuillier, Henri Bar-  
desse, Roger Allard, auteur des Éléments Verticaux ; Henri Massis, poète catho-  
lique de la droite, fut républicain, le slogan de "retour à la terre", cher au généralis-  
me de régime vichyssois, trouve son porte-parole dans la personne d'Henri Pourrat,  
récompensé par le Prix Goncourt 1941 pour une sorte d'écologie sur les paysans.  
Jean Giono, puissant et authentique poète de la terre, prophète d'un républica-  
nisme qui devait plaire à l'idéologie nazie. Triste la Rochelle, qui se suicide, Char-  
les, Jodelle, Jean Jodelle, qui passa successivement du communisme au republi-  
cisme puis au marxisme, firent tous partie d'une famille de Grande République Euro-  
péenne, fondée au congrès des écrivains de la Grande Allemagne. Henri de Vatherlant  
y fit partie également, lui cependant qui dénonce la littérature nazi au coût du  
jour : "... j'ai des et insupportables défilés. J'ai vu, j'ai vu, une in-  
conscience, une conscience, une conscience dangereuse." Robert Brullach, condam-  
né à mort et exécuté quoiqu'il fût l'un des meilleurs écrivains. Maugère, Champeaux,

Gautier, Gérard, tous écrivains à tendances extrêmes, dont la tribune hebdomadaire était Gringoire, Je suis partout, Le Pilori, feuilles incendiaires entièrement au service de l'Allemagne. Claude Farrère qui, dans un livre intitulé Crépuscule d'Europe, prouvait que le Japon sauvait la civilisation en Chine. René Benjamine, royaliste de l'école de Maurras, Alphonse de Chateaubriant, auteur de La Gerbe, Paul Nizan, Louis Celine, maître d'un lyrisme ordurier et grandiose, père d'une "littérature du misérabilisme", comme la caractérisait Jean Schlumberger d'après un vocable allemand.

L'existentialisme fut la seule chapelle littéraire qui s'affirma au cours de cette décennie. Le Vitalisme, dont Marcel Sauvage fut l'animateur, ne survécut pas aux événements. Le surréalisme, dont l'influence fut extrême à partir de 1924, année de la publication du premier Manifeste Surréaliste, déclina sous l'occupation. Dans un essai intitulé La Poésie Moderne et le Sacré, Jules Mamerot situe cette décadence aux environs de 1932.

Le problème du langage poétique, du mot-outil, du "mot-chose", auquel les surréalistes eurent le mérite de s'attaquer les premiers, devint l'objet d'une préoccupation constante chez de nombreux auteurs, dont Jean Paulhan et Brian Parnis. Henri Michaux rêve d'un alphabet "qui eût pu servir dans l'autre monde, dans n'importe quel monde." Etienne (Enfant de Choeur, 1937), Marcel Sauvage (L'Arche à gauche, 1945), Raymond Queneau (Un Rade Hiver, Pierrot non Ami), se livrent, sous prétexte de roman, à la recherche d'une forme d'expression. Le fait même d'avoir eu à "inventer" un langage secret, à double et triple entente, pour échapper à la censure et à la répression, donna à ce problème une acuité insoupçonnée.

Durant la guerre de nombreux journaux du Front virent le jour, suivant en cela la tradition de 1914. Parmi les éditions clandestines, sous l'occupation, les plus marquantes furent Les Éditions de Minuit, et parmi les revues : Les Cahiers de la Libération, Les Lettres Françaises, L'Université libre. À Alger parut la revue L'Arche, fondée par André Gide, et l'excellente revue Yontaine. Interdite sous le régime de Vichy, la revue Esprit reparut à neuf, avec à sa tête son ancien directeur, Emmanuel Mounier. Depuis août 1944 de nombreuses revues, des hebdomadaires,



Gaxotte, Bérard, tous écrivains à tendances vaines, dont la tribune habituelle était Gringoire. Je Suis Partout, Au Pilon, feuilles incendiaires entièrement au service de l'Allemagne. Claude Farrère qui, dans un livre intitulé Civilisme Noire, prouvait que le Japon sauvait la civilisation en Chine. René Benjamin, royaliste de l'école de Maurras, Alphonse de Chateaubriant, auteur de la Gerbe, Paul Moysand, Louis Céline, maître d'un lyrisme ordurier et grandiose, père d'une "littérature du misérabilisme", comme la caractérise Jean Schlumberger d'après un vocable allemand.

L'existentialisme fut la seule chapelle littéraire qui s'affirma au cours de cette décade. Le Vitalisme, dont Marcel Sauvage fut l'animateur, ne survécut pas aux événements. Le surréalisme, dont l'influence fut extrême à partir de 1924, année de la publication de premier Manifeste Surréaliste, déclina sous l'occupation. Dans un essai intitulé la Poésie Moderne et le Sacré, Jules Monnerot situe cette décadence aux environs de 1932.

Le problème du langage poétique, du mot-outil, du "mot-chose", auquel les surréalistes eurent le mérite de s'attaquer les premiers, devint l'objet d'une préoccupation constante chez de nombreux auteurs, dont Jean Paulhan et Brice Parain. Henri Michaux rêve d'un alphabet "qui eût pu servir dans l'autre monde, dans n'importe quel monde." Etienne (Enfant de Choeur, 1937), Marcel Sauvage (L'Arche à gauche, 1945), Raymond Queneau (Un Rude Hiver, Pierrot mon Ami), se livrent, sous prétexte de roman, à la recherche d'une forme d'expression. Le fait même d'avoir eu à "inventer" un langage secret, à double et triple entente, pour échapper à la censure et à la répression, donna à ce problème une acuité insoupçonnée.

Durant la guerre de nombreux journaux du Front virent le jour, suivant en cela la tradition de 1914. Parmi les éditions clandestines, sous l'occupation, les plus marquantes furent Les Editions de Minuit, et parmi les revues : Les Cahiers de la Libération, Les Lettres Françaises, L'Université Libre. A Alger parut la revue l'Arche, fondée par André Gide, et l'excellente revue Fontaine. Interdite sous la régime de Vichy, la revue Esprit reparut à neuf, avec à sa tête son ancien directeur, Emmanuel Mounier. Depuis août 1944 de nombreuses revues, des hebdomadaires,



des journaux littéraires virent le jour, parallèlement avec un accroissement considérable de maisons d'éditions. Malgré la crise du papier, l'impression beaucoup en France. Les revues d'art, luxueusement présentées, abondent.

Le bilan de la littérature française au cours de ces dix dernières années n'est pas négatif. Malgré la mise en veilleuse de la vie en France durant quatre années, et peut-être à cause de cela-même, une nouvelle génération de poètes a grandi, dont on devine qu'elle reprendra - et tâchera de porter plus haut - l'héritage de ses aînés.

*Préface à l'Encyclopédie Indiscret  
Par Emile Zola (1904)*